

JOURNAL DE MONACO

Administration et Rédaction,
Rue de Lorraine, 13,
à Monaco (Principauté).

POLITIQUE, LITTÉRAIRE ET ARTISTIQUE.

PARAISANT LE DIMANCHE

Tous les ouvrages français et étrangers
dont il est envoyé 2 exemplaires sont
annoncés dans le journal.

INSERTIONS :

Annonces 25 Cent. la ligne
Réclames 50 id.

On traite de gré à gré pour les autres insertions

On s'abonne, pour la France, à Paris, à l'Agence Havas, rue J.-J. Rousseau, 3, et chez M. St-Bilaire, éditeur de musique du Conserv. Imp. et directeur du Comptoir général des compositeurs, rue du f. Poissonnière, 10.
A Nice, LIBRAIRIE VISCONTI, rue du Cours.
à l'AGENCE-DALGOUTTE, rue Paradis, au coin du Jardin Public.

Les abonnements comptent du 1^{er} et du 15 de chaque mois et se paient d'avance

Les lettres et envois non affranchis seront refusés. — Les manuscrits non insérés ne seront pas rendus.

ABONNEMENTS :

Un An 12 Francs.
Six Mois 6 id.
Trois Mois 3 id.

Pour l'étranger les frais de poste en sus.

Monaco, le 4 Mars 1866.

ACTES OFFICIELS.

Le Prince a conféré la Grand' Croix de l'Ordre de St-Charles à M. Herbet, Ministre Plénipotentiaire de 1^{re} classe, Conseiller d'État, Directeur des Consuls et Affaires Commerciales au Ministère des Affaires Étrangères, Plénipotentiaire de S. M. l'Empereur des Français pour la Convention signée à Paris le 9 novembre 1865.

Le Prince, par Ordonnance en date du 16 février, a nommé M. Louis Allegro Consul de la Principauté à Bône (Algérie).

Une Ordonnance Souveraine, en date du 24 février, nomme M. le Chevalier François Melon, Commandant du Palais de Monaco, au grade de Chef d'escadron d'État-Major.

Par Ordonnance en date du 26 du même mois, M. Victor-Eugène Weber, Chevalier de la Légion-d'honneur, est nommé Capitaine des Carabiniers de Son Altesse Sérénissime.

Une autre Ordonnance du même jour nomme le Sieur Félix Gindre Courtier de commerce à Monaco.

Par Ordonnance en date du 28 février, M. Laurent Camagna, Avocat, est nommé Greffier en chef près le Tribunal Supérieur.

Son Altesse Sérénissime a reçu une lettre de Sa Sainteté le Pape Pie IX.

NOUVELLES LOCALES.

Dimanche dernier, M. le Directeur des Douanes de Nice, accompagné des principaux Officiers et Agents de son administration, a eu l'honneur d'être reçu par le Prince.

Ces fonctionnaires ont été présentés à Son Altesse Sérénissime par M. le vice-Consul de France à Monaco.

S. Exc. le Duc d'Acquaviva, Chargé d'Affaires du Prince près la Cour de France, vient d'être promu par S. M. l'Empereur Napoléon au grade de Commandeur dans l'Ordre Impérial de la Légion d'honneur.

M. Eynaud, Conseiller de S. A. S., a été nommé par Sa Majesté Chevalier du même ordre.

Le nombre des étrangers arrivés à Monaco du 1^{er} au 28 février 1866, est de 5,157.

On nous apprend qu'Alard, le Paganini français, est parti de Paris pour se rendre directement à Monaco où il donnera sans doute un concert.

Hier samedi, à l'heure où nous mettions sous presse, il y avait grand bal dans les salons du Casino; nous regrettons de ne pouvoir donner des détails sur cette fête qui, selon les espérances de chacun, devait être très brillante.

Demain lundi, M. Batta donnera un nouveau concert dont nous publions dès aujourd'hui le programme. Les dilettanti sont comme les gourmets; quand on leur sert un morceau excellent ils en redemandent.

L'Événement, le mieux fait et le mieux renseigné des journaux populaires, a publié, dans un de ses derniers numéros, quelques lignes sur la Principauté aussi bienveillantes que spirituelles. Nous en remercions de vive voix M. de Villemessant, quand il viendra visiter ses propriétés de Monaco.

Pendant le cours de cette saison d'hiver, si animée, si brillante, la Société des Bains a donné bien des concerts, sans parler des bals, qui tous ont été de grandes fêtes lyriques, mais jamais aucun n'avait eu l'attrait et l'éclat de celui de mercredi soir; solos, duos, morceaux à grand orchestre, œuvres de grand maître, fantaisies musicales, le programme était des plus variés et la foule s'est rendue avec empressement à cette séduisante invitation.

Le célèbre violoncelliste Batta a fait applaudir son jeu d'une correction si pure et si brillante; il connaît à merveille cet art si difficile des transitions qui, dans un concert, est le charme de l'auditoire et le désespoir de l'exécutant. Mais où donc M. Batta a-t-il trouvé ce délicieux motif de *Passiflore*, qui a été unanimement bissé. *Passiflore!* le doux nom et l'exquise mélodie! il s'en exhale comme un parfum de fleur fanée subtil et délicat qui a mis le public en ravissement et comme l'artiste l'a jouée! avec quel goût précieux il a rendu toutes les nuances de cette perle mélodique!

M^{me} J. Borghese dont nous faisons l'éloge ici même, il y a trois semaines à peine, et M. Galvani, ténor du théâtre Impérial de Nice, se sont fait entendre, la première dans un morceau de *Faust*, le second dans la *Sérénade*, de Gounod, paroles de Victor Hugo; puis, tous deux ensemble ont abordé la grande scène finale de la *Favorita*.

Il est difficile de chanter dans un concert une scène d'opéra, faite de passion non moins que de chant; si grâce au feu de la rampe, les planches d'un théâtre sont brûlantes, le parquet d'un salon est glacial, et, ici, le chanteur doit oublier qu'il est aussi un comédien; néanmoins les deux artistes ont parfaitement rendu cette magnifique scène qui commence comme une élegie et finit comme un dithyrambe d'amour.

N'oublions pas M. Delpech, qui a lui-même arrangé pour cornet-à-pistons les variations de Rode et a exécuté ce morceau en virtuose *di cartello*.

Le piano était tenu par M. A. Henry, le même qui écrit au *Journal de Nice* des chroniques musicales qui sont à la fois d'un érudit et d'un lettré. L'orchestre aussi a accompagné les solistes avec un soin, je dirais presque avec une sollicitude digne d'éloges, quand on songe combien il est facile à un orchestre d'étouffer la voix d'un chanteur et de briller à ses dépens; il faut savoir gré à M. Lucas, chef d'orchestre, du tact et du talent qu'il déploie dans ses accompagnements, et l'en féliciter.

Le concert a commencé par l'ouverture du *Pardon*

de Ploërmel et s'est terminé par le Fremersberg, à grand orchestre.

Dans le *Pardon de Ploërmel*, la musique âpre et grandiose du maître s'est heureusement amollie pour chanter les poétiques mélancolies de la Bretagne. Rien de plus gracieux que le début de cette ouverture, mais, comme le génie ne saurait abdiquer, chez Meyerbeer, la grâce même a de la grandeur. Ainsi, le principal motif, d'une facture mélodique très brillante, est soutenu par un accompagnement grave et large où l'on reconnaît l'ample manière, le style magistral de l'auteur du *Prophète*: on dirait un oiseau des bruyères jetant sa douce chanson parmi les grandes voix de la tempête.

Quand on a lu les doux et naïfs poèmes de Brizeux, ce seul mot de Bretagne éveille dans l'esprit tout un monde confus d'idées à la fois gracieuses et mélancoliques: on revoit cette vieille terre classique de la légende,

La terre de granit recouverte de chênes!

avec ses genêts aux fleurs d'or, ses landes désertes; on assiste aux longues veillées autour de l'âtre où les gars aux longs cheveux et les filles pensives écoutent la voix de l'aïeule, ou chantent en chœur les *lieds* et les *noëls* composés par les poètes du pays; et l'on se prend à admirer toutes les poétiques superstitions de ce peuple bon et croyant. Tout cela, idées, impressions, sensations, nous l'avons retrouvé l'autre soir, en écoutant l'ouverture du *Pardon de Ploërmel*; il nous semblait entendre la lecture d'un poème de Brizeux accompagnée par la musique de Meyerbeer. Cette page est en effet une des plus complètes du maître; la couleur locale y débordé; c'est bien un tableau harmonieux et vivant des superstitions et des croyances bretonnes, la légende du farfadet touchant à l'hymne de la Vierge, l'exaltation religieuse et la terreur des lutins s'emparant à la fois de ces âmes naïves. Sur cette donnée essentiellement lyrique, Meyerbeer s'est élevé jusqu'au sublime. On assure que la Société des concerts du Conservatoire avait voulu faire entendre, du vivant de l'auteur, cette merveilleuse composition à côté des œuvres de Beethoven. Meyerbeer, qui ne trouvait pas sa gloire suffisamment consacrée sans doute, a décliné cet honneur; tant de modestie alliée à tant de génie! voilà un exemple qui n'est pas souvent suivi.

Cette ouverture du *Pardon* est une des plus difficiles à interpréter; la voix humaine s'y allie avec le chant des instruments, et ces motifs tour à tour gracieux et formidables demandent, pour être bien traduits, une délicatesse extrême et une grande vigueur. L'orchestre a parfaitement répondu à l'élan et à l'intelligence de son chef, et, si tous deux n'avaient pas fait déjà brillamment leurs preuves, cette exécution suffirait à leur mériter nos louanges.

Nous avons loué, ici même, comme il convient, le talent de M. Kœnnemann, chef d'orchestre de la maison de Conversation de Bade. Le *Fremersberg* est la dernière œuvre de lui que nous ayons entendue; c'est de la musique à grand spectacle autant qu'à grand orchestre; les éclairs, la pluie, le vent et le tonnerre y jouent un rôle très important; mais on y trouve aussi quelques mélodies ravissantes, une fanfare de chasse, les airs nationaux de Bade, la danse des villageois et le *Te Deum*. Tous ces éléments assez disparates forment un méli-mélo très bruyant et qui a produit un grand effet. Ce morceau n'est jamais joué sans une légende explicative qui, d'ailleurs, est fort bien rédigée. Ce n'est peut-être pas là de la vraie musique, telle que la comprennent

les grands maîtres, mais c'est, à tout prendre, une très brillante fantaisie.

M. Kœnnemann a imité les grandes voix de la nature d'une façon très exacte, très réaliste, nous l'en félicitons; mais qu'on nous permette quelques restrictions critiques. Si elle veut nous émouvoir, la musique, croyons-nous, doit moins s'attacher à copier servilement les bruits de l'orage, qu'à traduire les mille sensations diverses de tristesse, de crainte, de mélancolie et d'épouvante qu'éveillent dans l'âme humaine les déchirements et les rugissements de la tempête. Ainsi le comprenait Beethoven, et l'orage qui gronde dans sa symphonie pastorale est là pour appuyer notre dire. Cette inimitable et gigantesque conception, M. Lucas nous la fera entendre quelque jour; néanmoins l'habile chef qui n'est pas sans doute plus partisan que nous de l'imitation réaliste, a su donner à l'œuvre de M. Kœnnemann une mise en scène, un coloris d'un grand effet. Tous les contrastes de cette musique ont été magnifiquement rendus et, après avoir prodigué ses applaudissements, l'auditoire s'est retiré enchanté de cette belle soirée où l'orchestre et les solistes ont plusieurs fois mérité les honneurs du *bis* et du *rappel*.

CHRONIQUE DU LITTORAL.

On lit dans le *Journal de Nice*:

Nous avons vu un magnifique spécimen des produits que les visiteurs de la propriété Saint-Aubin trouvent cultivés depuis le commencement de janvier. C'est une corbeille d'artichauts d'espèce rare surmontée d'un bouquet de fraises ananas du rouge le plus vif.

Si une pareille végétation, obtenue en plein champ et en plein hiver, prouve la clémence de notre climat, elle fait à coup sûr grand honneur au savant horticulteur, M. St-Aubin, le seul; croyons-nous, qui ait à Nice le privilège d'exposer de pareilles primeurs, à lui et bien à lui.

On nous mande de Toulon que M. le vice-amiral comte Bouët-Villaumez, commandant en chef de l'escadre d'évolution, est arrivé dans cette ville, venant de Paris, pour rejoindre son poste. La mission de cet officier général expire le 10 avril prochain. Je ne puis vous dire déjà quel sera son successeur, attendu que les quatre concurrents, qui aspirent au poste que M. de Bouët-Villaumez va bientôt laisser vacant, ont tous d'égales chances pour l'obtenir; ce sont: M. le comte de Gueydon, préfet maritime à Brest; M. Jurien de la Gravière, aide de camp de l'Empereur; M. le vicomte de Chabannes, préfet maritime à Toulon, et M. Fourrichon, qui devrait être le premier à marcher, si l'on tenait compte du droit d'ancienneté. Cette question est devenue d'autant plus intéressante que ces quatre vice-amiraux ont déjà tous choisi leurs états-majors généraux, afin de ne pas être pris au dépourvu au moment où le décret impérial tranchera la difficulté.

Cette semaine, lisons-nous dans plusieurs journaux de Marseille, des courants magnétiques naturels ont apporté sur les lignes télégraphiques de graves perturbations qui ont occasionné dans la transmission des dépêches, des difficultés et des retards. Ces perturbations, qui ont commencé à se faire sentir vers cinq heures du matin, n'ont complètement cessé que vers 8 heures du soir. Les lignes de Paris à Bordeaux, Toulouse, Montpellier, Lyon,

Marseille et les lignes transversales du Midi ont été surtout affectées par l'influence magnétique.

Le clergé de Marseille vient de faire une perte douloureuse dans la personne de M. Dunoyer, curé de Notre-Dame-du-Mont, où il avait remplacé le regrettable abbé Louche, mort doyen du Chapitre. M. Dunoyer a été frappé par la mort, au pied de l'autel, pendant une cérémonie religieuse, avant-hier soir. Sa mort est un deuil pour la paroisse qu'il édifiait par son zèle et par toutes les vertus du prêtre et du pasteur.

Nos lecteurs nous sauront gré de reproduire d'après l'*Opinion Nationale* le récit d'un intéressant phénomène qui vient de se produire dans les mers de Grèce.

Nous avons annoncé, il y a quelques jours, qu'une nouvelle île venait de surgir des flots, dans les mers de Grèce. Nous recevons, sur ce fait curieux, de nouveaux détails que nous résumons:

La nouvelle île est sortie de la mer dans la baie de Théra (Santorin), le 4 de ce mois, et en cinq jours elle a atteint une hauteur de 130 à 150 pieds, avec une longueur d'environ 350, et une largeur de 100. Elle continue à croître, et consiste en un bloc de lave métallique, très beau et semblable aux scories échappées d'un volcan. On y voit beaucoup de parcelles de quartz. Tout ce pays paraît être d'ailleurs le résultat d'éruptions volcaniques. Là exista jadis un immense cratère que la mer a recouvert. Au nord-ouest est l'île de Thérasia. La baie a environ six milles géographiques de long. Au centre sont trois îles, Palaïa, Nea et Mikrè Kaïménè, qui ont également paru, il y a fort longtemps, à la suite d'éruptions.

L'éruption actuelle a commencé, il y a trois semaines, 31 janvier. On entendit d'abord comme un fracas d'artillerie. Le jour suivant, des flammes jaillirent de la mer, dans la partie appelée Vulkanos, où l'eau est toujours colorée et imprégnée de soufre. Les flammes s'élevaient par intervalles à la hauteur de quinze pieds. Le 4 février, les éruptions devinrent plus violentes, et la mer fut plus bouleversée. Le bruit était épouvantable; les flammes formaient d'immenses colonnes. Le lendemain matin, la nouvelle île était visible; elle croissait d'une façon très sensible à l'œil, à une très faible distance du sud de Kaïménè.

La nouvelle île a été visitée par le docteur Dekigalla, savant observateur. La température de la mer s'élevait de 62 à 122 degrés Fahrenheit, dans le voisinage de l'action volcanique. Si la nouvelle île croît encore, il est probable qu'elle se joindra à l'île Kaïménè.

L'éruption qui forma Kaïménè, telle qu'elle existe aujourd'hui, commença en l'année 1707, et l'action volcanique se continua jusqu'en 1713. L'histoire de cette île est fort intéressante. Elle fit sa première apparition en l'an 198 avant l'ère chrétienne, et fut successivement accrue par diverses éruptions mentionnées dans l'histoire.

Toutes les éruptions dans la baie de Théra ont été accompagnées des mêmes phénomènes que l'on remarque aujourd'hui; on trouve là-dessus des détails très-intéressants dans un livre de l'abbé Pègues, intitulé: *Histoire et phénomène du volcan et îles volcaniques de Santorin*.

REVUE LITTÉRAIRE.

ACADÉMIE FRANÇAISE. Réception de M. Camille Doucet. — *Le Roman d'une honnête femme*, par M. Victor Cherbuliez. — *Madame de Savens*, par Amédée Achard. — *Cœur d'acier*, par Paul Féval. (*) — La poésie à Monaco.

M. Camille Doucet est définitivement reçu parmi les quarante. Le discours de l'honorable récipiendaire a tenu tout ce qu'on attendait de l'écrivain honnête et doux qui a rimé *La Considération*. M. Camille Doucet a fait le plus simplement du monde l'éloge de son prédécesseur Alfred de Vigny; et la pure et noble figure de l'auteur d'*Eloa* se trouve parfaitement réfléchi dans ce discours limpide comme de l'eau claire.

(*) Ces trois ouvrages ont paru à la Librairie Hachette et Comp., rue Pierre Sarrazin, 14, Paris.

M. Jules Sandeau a répondu à M. Camille Doucet en ce style élégant, ingénieux, délicat et fin qui fit le succès du *Docteur Herbeau*. J'ai noté dans cette réponse quelques jolies pensées empreintes d'une charmante mélancolie, celle-ci entr'autres : « Est-il concevable que la vie soit chose à la fois si lourde et si légère, et que les ans soient si rapides, quand les heures sont souvent si lentes ? »

Selon l'usage académique, M. Sandeau a discrètement persifflé le récipiendaire; voici quelques-unes de ces épigrammes polies, pointes d'aiguille trempées dans du miel : « Ce parent du comte de Vigny était aussi le vôtre du côté de l'esprit. C'était votre grand ancêtre, c'était le poète Regnard. Tout charmé qu'il fut de votre bonne grâce, il s'étonnait parfois, en vous voyant, d'avoir un petit-fils si rangé. Je crois même qu'il vous soupçonnait vaguement d'avoir mis un peu d'eau dans le vin de ses caves; mais il vous reconnaissait; il vous tenait pour un des siens et, si le comte de Vigny avait pu prendre part à votre élection, n'en doutez pas, c'est la voix de son cousin qu'il vous aurait donnée. » Alfred de Vigny aurait-il hésité avant de donner sa propre voix à M. Camille Doucet? Quoi qu'il en soit, on ne pouvait dire cela plus finement; et jamais noyau plus amer ne fut enveloppé dans une dragée aussi sucrée; le trait est d'autant plus perfide que jamais Regnard ne fut de l'académie. Puis, M. Jules Sandeau, examinant la première comédie de M. Doucet : « Ah! Monsieur, s'écrie-t-il, quel admirable père que ce Georges Durham, rapportant d'Amérique trois ou quatre millions gagnés dans les affaires, et qui arrivait juste à point pour réparer les folies de son fils! il méritait d'être oncle. » N'est-ce pas que ce trait est charmant ?

Et le bouquet! « Aucun de nous, dit M. Sandeau, n'ignorait l'élégance de vos mœurs, l'urbanité de vos manières, la bonne renommée de votre foyer. Si ce n'est pas là un appoint littéraire, c'est du moins, à nos yeux, une parure qui sied bien au talent. » Et voilà comme, ne pouvant louer que fort modérément le génie du récipiendaire, on se rabat sur ses qualités domestiques :

On peut être honnête homme et faire mal les vers.

C'est du Molière!

Voici maintenant le baume destiné à guérir ces légères piqûres :

« Vous aviez toujours été pour les écrivains le plus empressé et le plus dévoué des confrères. On vous avait vu, en toute occasion, vous oublier, vous effacer vous-même avec courtoisie devant vos émules; on eût dit que leurs succès vous étaient plus chers que les vôtres. Vous étiez tout à tous, et les lettres bénéficiaient encore du temps que vous paraissiez leur dérober. » Ce discours de M. Jules Sandeau est décidément rempli de bonne grâce, d'atticisme et d'urbanité et, pour ne contenir aucune allusion étrangère aux lettres, rare mérite dans un discours académique, il n'en a été ni moins goûté, ni moins applaudi.

De Jules Sandeau à M. Victor Cherbuliez, deux écrivains de même race sinon d'égal talent, il n'y a guère que la distance qui sépare les bureaux de la *Revue des Deux-Mondes* du Palais de l'Institut. Si l'auteur de *Sacs et parchemins* est déjà de l'Académie, l'auteur du *Roman d'une honnête femme* en sera un jour; il marche lentement mais sûrement dans la voie qui y conduit.

M. Cherbuliez appartient à cette école d'écrivains élégants et raffinés, précieux parfois et toujours discrets qu'un spirituel critique a très-heureusement appelés romanciers pour dames, et dont le chef fut Octave Feuillet, avant que les quatre premiers actes de *Montjoie* ne nous eussent révélé chez cet auteur un talent plus fort, une imagination plus virile. S'ils manquent souvent de la force qui domine et commande l'admiration, ces écrivains possèdent la grâce qui séduit, l'ingéniosité qui captive. Ils ne dépeignent que de nobles sentiments, ou, s'ils touchent au vice, soyez assurés que ce vice lui-même est de bonne compagnie.

Ils savent mener de front et sans les heurter, le devoir et la passion, ces irréconciliables ennemis; ou plutôt leurs héros et leurs héroïnes finissent toujours par aimer le devoir avec passion. Ils excellent à peindre les crises conjugales qui jamais ne sont suivies de catastrophes. Leurs personnages sont tous du monde aristocratique et, pour s'agiter dans un idéal de convention, ils nous font vivre un instant dans une atmosphère plus sereine et plus pure que la prosaïque réalité. Ne nous en plaignons pas trop; et que du moins les livres nous consolent de la vie!

La nouvelle œuvre de M. Cherbuliez nous transporte parmi ce monde choisi et nous analyse avec une grande sagacité d'observation des sentiments un peu éthérés. Il y a bien tel chapitre du roman où la passion rugit et se déchaîne, mais ne craignez rien: cette passion sait vivre et ne s'oubliera pas jusqu'à violer les convenances; il y a même du sang versé... oh! rassurez-vous, une goutte, une seule goutte, juste de quoi faire frissonner la main féminine qui tourne nonchalamment les feuillets; mais essayons de résumer le livre :

M. de Loanne, un antiquaire doublé d'un helléniste, cache sa passion pour le grec et pour l'archéologie au fond d'une sapinière du Jura, partageant sa vie entre ses chères études et la tendresse de son unique enfant. Sans trop de peine, M^{lle} Isabelle de Loanne se résigne à vivre dans cette thébaïde. Ce qu'elle sait de la vie l'a détournée du monde; elle le dit et elle parle sincèrement, mais que sait-elle de la vie? que peut avoir enseigné la solitude à une imagination de vingt ans? Heureusement, il y a des châteaux dans le voisinage et dans un de ces châteaux, une parisienne. Excellent cœur, esprit turbulent, la baronne de Ferjeux a résolu de marier Isabelle, et elle la mariera, bon gré mal gré; n'a-t-elle pas justement sous la main un sien neveu qui saura bien ensorceler l'intéressante recluse. M^{lle} de Loanne se promet bien *in petto* d'évincer cet irrésistible jeune-premier qu'on veut lui jeter à la tête, mais l'esprit propose et le cœur dispose. Max arrive et, au premier coup-d'œil échangé avec la fière Isabelle, il tombe éperdument amoureux d'une statue récemment déterrée par M. de Loanne; et voilà la chair jalouse du marbre qui s'humilie et capitule, et le monde compte deux heureux de plus.

La suite du roman nous fait assister aux premières joies des deux époux, qui ne tardent pas à s'arracher aux frivolités parisiennes, aux banalités mondaines pour aller cacher leur bonheur dans un château perdu au fond du Dauphiné. Cette retraite fournit à l'auteur le prétexte de décrire de splendides paysages et il les décrit à merveille, très-clairement et très-poétiquement, deux adjectifs qui ne vont pas toujours côte-à-côte.

Les longs tête-à-tête sont dangereux. Le mari songe parfois à ses folies passées; Isabelle, malgré qu'elle en ait, laisse percer sa jalousie; à la première occasion, Max faudra. Mais nous lisons un roman honnête: il suffit que M. de Lestang compromette sa robe d'innocence et que sa femme le croie coupable pour fournir à l'auteur un motif raisonnable d'étudier ce conflit intime. M. Cherbuliez nous dépeint très-consciencieusement les angoisses jalouses de la jeune femme, et son orgueil révolté, et ses fiertés inexorables quand Max, se ravisant, s'efforce à reconquérir le cœur d'Isabelle. Tout cela est très-curieusement fouillé. Selon les lois de la morale, on se réconcilie à la fin. Je n'ai point parlé des personnages secondaires de l'œuvre, M. de Malombré, un gentilhomme campagnard, lugubrement comique; la belle Levantine, une ancienne maîtresse de Max, cerveau un peu détraqué mais figure très-originale-ment esquissée; et M. Dolfin, ce jeune homme à l'imagination exaltée, amoureux mystique d'Isabelle, dont la passion sert à retarder jusque au dénouement la réconciliation des deux époux; et cette M^{me} de Ferjeux qui habille comme M^{me} de Sévigné écrivait.

Le livre est écrit sous la forme autobiographique d'une confession: c'est Isabelle elle-même qui tient la plume et il ne fallait rien moins que cela pour nous intéresser un peu à elle, car, n'en déplaise au titre de

l'œuvre, c'est le mari qui en est véritablement le héros. L'orgueilleuse Isabelle se place trop au-dessus de nos faiblesses pour que nos sympathies puissent la suivre aussi haut. Nous l'eussions voulue moins fière et plus miséricordieuse; elle en eût été plus humaine. Mais comme on s'intéresse au mari, lorsqu'il met le siège devant cet orgueil inaccessible. Ah! que ce mari dépense d'esprit, de bon sens, de passion, de sang-froid et de courage pour reconquérir son bonheur perdu. Quelle éloquence! quelles nobles colères et quelle digne résignation! et que tout cela est bien étudié! M. Victor Cherbuliez écrit d'un style savant, délicat, et d'une suprême élégance. Il sait semer son récit de pensées ingénieuses, finement exprimées, parfois avec un peu de recherche, défaut précieux, si c'est un défaut!

Un autre romancier très littéraire, quoique très fécond, c'est M. Amédée Achard qui excelle à nous conter de délicieuses et touchantes nouvelles, avec ce tour de phrase aisé qui ressemble à l'improvisation, le style charmant et doucement égayé de la chronique parisienne. Son dernier volume, *Madame de Sarens* est un petit chef-d'œuvre de grâce, d'attendrissement et d'esprit.

Le dernier roman de Paul Féval, *Cœur d'acier*, se recommande par des qualités d'autre sorte. Je conseille cette lecture à tous ceux qui recherchent avant tout l'étrangeté des aventures, les intrigues habilement combinées, aux multiples épisodes, aux situations fortement dramatiques. M. Féval, mieux que personne, sait éveiller l'intérêt dès les premières pages d'un roman, et le soutenir, pendant deux ou trois volumes, à travers mille péripéties pathétiques ou burlesques, jusqu'à la catastrophe finale.

Je reçois beaucoup de vers avec prière de les insérer et je dois au moins une réponse à mes aimables correspondants.

Dans ce bienheureux pays, tout le monde est poète ou le devient; les femmes elles-mêmes y délaissent l'aiguille pour la lyre et le reflet de notre ciel bleu azure la blancheur de leurs bas. Ah! ce ciel magnifique ne déteint pas que sur la mer! Ainsi j'ai reçu, cette semaine, une ode sur l'amour maternel qui est un véritable chef-d'œuvre de calligraphie féminine. Il y a quinze jours j'avais déjà reçu un sonnet sur le doute (écriture mâle cette fois). Je serais certes très heureux de publier ces poésies mais on doit comprendre qu'un journal ne peut insérer que les vers offrant un intérêt quelconque d'actualité ou de localité.

HYACINTHE GISCARD

MOUVEMENT DU PORT DE MONACO

Arrivées du 24 février au 2 Mars 1866.

MENTON. b. *St-Jean-Baptiste*, français, c. Bernard, sur lest
NICE. b. v. *Courrier Corse*, id. c. Ricci, m. d.
ID. id. id. id. id. id.
NICE. b. v. *Palmaria*, français, c. Imbert, sur lest
ID. id. id. id. id. id.
NICE. b. v. *Courrier Corse*, id. c. Ricci, m. d.
ID. b. *St-François*, id. c. Palmaro, id.
ID. b. *Conception*, id. c. Dalais, vin
STE-MAXIME. b. *Vintimille*, italien, c. Pisan, vin
GOLFE JUAN. b. *les Ames du Purgatoire*, français, c. Dunau, sable
SL-RAPHAEL. b. *Eugénie*, français, c. Simon, bois de construction
NICE. b. v. *Palmaria*, id. c. Imbert, m. d.
ID. b. v. *Courrier Corse*, id. c. Ricci, id.
ID. b. v. *Palmaria*, id. c. Imbert, id.
ID. b. v. *Courrier Corse*, id. c. Ricci, id.
BASTIA. goëlotte, *Ida*, id. c. Boggio, fonte et liège
MARSEILLE. b. *Volonté de Dieu*, id. c. Palmaro, m. d.
NICE. b. v. *Palmaria*, id. c. Imbert, id.
ID. id. id. id. id. id.
ID. b. v. *Courrier Corse*, id. c. Ricci, id.

Départs du 24 février au 2 Mars 1866.

MENTON. b. *Conception*, français, c. Bosano, m. d.
ID. b. *Jeune Marie*, id. c. Cosso, id.
NICE. b. v. *Courrier Corse*, id. c. Ricci, sur lest
ID. b. v. *Palmaria*, id. c. Imbert, id.
MENTON. b. *Vierge des anges*, id. c. Palmaro, id.
NICE. b. *St-Christophe*, id. c. Porcelle, sur lest
ID. b. *Empyré*, id. c. Pegazzano, id.

GOLFE JUAN. b. *Ste-Christine*, id. c. Vionis, id.
 BORDIGHIERA. b. *St-Louis*, italien, c. Arrigo, m.d.
 CERIALE. b. *St-Jean-B^e*, français, c. Bernard, sur lest
 NICE. b. v. *Courrier Corse*, id. c. Ricci, sur lest
 NICE. b. v. *Palmaria*, français, c. Imbert, sur lest
 ID. b. v. *Courrier Corse*, id. c. Ricci, id.
 MENTON. b. *St-François*, id. c. Palmaro, m. d.
 GOLFE JUAN. b. *Ames du Purgatoire*, id. c. Dunau, sur lest
 NICE. b. v. *Palmaria*, id. c. Imbert, id.
 ID. b. v. *Courrier Corse*, id. c. Ricci, id.
 ID. b. v. *Palmaria*, id. c. Imbert, id.
 ID. b. v. *Courrier Corse*, id. c. Ricci, id.
 ID. b. v. *Palmaria*, id. c. Imbert, id.
 ID. id. id. id. id.
 ID. b. v. *Courrier Corse*, id. c. Ricci, id.

HYACINTHE GISCARD, Rédacteur-Gérant.

Casino de Monaco.

Dimanche 4 Mars 1866

CONCERT

à 2 h. de l'après-midi & à 8 h. du soir

Sous la Direction de M. EUSÈBE LUCAS

PROGRAMME DU SOIR.

SOLISTES

MM. DELPECH, Cornet-à-pistons,
 OUDSHOORN, Violoncelliste.

PREMIÈRE PARTIE.

Pot-pourri, marche E. BACH.
 Ouverture de *Manon Lescaut* AUBER.
 Valse
 Grand air de la *Juive*, exécuté par M. Delpech HALÉVY.

DEUXIÈME PARTIE.

Robespierre, Ouverture LITTOLE.
 Grande fantaisie sur des motifs de la *Fille du régiment*, exécutée par M. Oudshoorn SERVAIS.
 Fragment de *Philémon et Baucis* GOUNOD.
 Final STRAUSS de Vienne.

Lundi 5 Mars 1866 à 8 heures du soir
GRAND CONCERT
 Vocal & Instrumental
 donné par M.
ALEXANDRE BATTA
 Violoncelliste,
M^{ME} FAUSTINA ALBINI
 Cantatrice,
 AVEC LE CONCOURS DE **M. OUDSHOORN**, SOLISTE
 et de l'Orchestre des Étrangers
 SOUS LA DIRECTION DE M. EUSÈBE LUCAS.

PROGRAMME.

- 1° *Ruy-Blas*, Ouverture MENDELSSOHN.
- 2° Fantaisie de Concert sur des motifs de la *Juive*, exécutée par BATTA.
- 3° Cavatine de *Fiorina*, chantée par M^{me} Albini PEDROTTI.
- 4° (a) *Sérénade* SCHUBERT.
 (b) *Songe d'Enfant*, rêverie, } CLÉMENTINE BATTA
 transcrites et exécutées par Batta
- 5° Ouverture du *Pardon de Ploërmel* MEYERBEER.
- 6° (a) *Pitié pour ma douleur* ***
 (b) *La Mère et l'Enfant* } DONIZETTI.
 chantées par M^{me} Albini
- 7° *Hommage à Rossini*, morceau de concert pour trois violoncelles et piano sur des motifs de *Guillaume Tell* par MM. Oudshoorn, Borghini et l'auteur BATTA.
- 8° Air de *Betty*, chantée par M^{me} Albini DONIZETTI.

Bulletin Météorologique de Monaco du 25 février au 3 mars 1866.

DATES.	Baromètre réduit à 0	Minimum de température	Maximum de température	Température à 9 h. du m., au nord et à l'ombre	Humidité relative	Etat du ciel
25 février	754 90	9 7	15 2	10 8	64	nuageux
26 —	754 06	6 3	14 9	9 9	59	id.
27 —	754 60	6 3	14 6	8 3	81	couvert
28 —	747 06	8 3	14 7	12 3	72	pluie
1 ^{er} Mars	751 48	7 5	12 5	10 7	72	id.
2 —	753 80	7 8	12 3	11 5	86	id.
3 —	748 07	9 3	12 3	10 2	89	id.

AVIS IMPORTANT.
 Service des Bateaux à Vapeur entre Nice & Monaco.

A partir du 25 Février, il y aura un départ supplémentaire entre Nice et Monaco. Les heures sont fixées ainsi qu'il suit :

- Départs de Nice : { 1^{er} départ 11 h. du m., *Palmaria*.
 2^{me} — 1 h. soir, *Courrier Corse*
 3^{me} — 4 h. 30 id.
- Départs de Monaco { 1^{er} départ, midi 30, *Palmaria*.
 2^{me} — 2 h. 30, *Courrier Corse*
 3^{me} — 4 h. 30 id.

PRIX DE LA TRAVERSÉE :

Sur la **PALMARIA** . . . Fr. 2 ..
COURRIER CORSE, 1^{re} classe > 2 50
 — — 2^{me} > 1 50

OMNIBUS ENTRE NICE ET MONACO.

Départ tous les jours. { De Nice, à 10 h. du m.
 De Monaco, à 8 h. du m.
 Bureaux : à Nice, boulev. du Pont-Neuf. — A Monaco, place du Palais

OMNIBUS ENTRE MONACO ET MENTON

Deux Départs par jour :
 de Monaco à 8 h. du matin et à 3 h. 30 du soir.
 de Menton à 11 — et à 5 h. du soir.
 Prix des places : 2 fr. — Bureau à Menton aux Messageries Impériales.

BANQUE ET RECouvreMENTS

PARIS, C. ESPIR, 34, rue Drouot.
 La maison se charge des opérations suivantes :
 1° Achats et ventes au comptant de toutes valeurs cotées ou non cotées à la Bourse de Paris.
 2° Encaissement des coupons échus ou à échoir.
 3° Exécution sans frais au parquet de Paris, ou sur les places étrangères de toutes négociations au comptant et à terme, souscription à toutes émissions de titres sans aucune commission.
 4° Renseignements gratuits, réponse par courrier. Adresser les fonds ou valeurs sous pli chargé à M. C. Espir, banquier, 34, rue Drouot.
 Pour les villes de province, ayant une succursale de la Banque de France, verser les fonds au Crédit de M. C. Espir, 34, rue Drouot. (Affr.)

BAINS DE MER DE MONACO

SAISON D'HIVER 1865-66.

GRAND ÉTABLISSEMENT HYDROTHÉRAPIQUE, à l'eau de mer et à l'eau douce, sous la direction de M. le Docteur GILBERT DHERCOURT.

BAINS DE MER CHAUDS. — SALLES D'INHALATION. BAINS DE VAPEUR.

La contrée de MONACO, située sur le versant des Alpes-Maritimes, est complètement abritée contre les vents du Nord ; sa température, pendant l'hiver, est la même que celle de Paris dans les mois de juin et de juillet; aucune épidémie n'y a jamais pénétré.

Le CASINO, qui s'élève aux Spélugues, en face de la mer, offre à ses hôtes les mêmes distractions et agréments que les établissements des bords du Rhin, WIESBADEN et HOMBURG. — NOUVELLES SALLES DE CONVERSATION et de BAL. — CABINET DE LECTURE. CONCERT l'après-midi et le soir. ORCHESTRE d'élite.

Le TRENTE-ET-QUARANTE se joue avec le DEMI-REFAIT, et la ROULETTE avec UN SEUL ZÉRO.

GRAND HOTEL DE PARIS, à côté du CASINO. Cet Hôtel, l'un des plus somptueux et des plus confortables du littoral de la Méditerranée, a été considérablement agrandi cette année. BEAUX APPARTEMENTS. Magnifique SALLE A MANGER. SALON de RESTAURANT et CAFÉ. CABINETS PARTICULIERS. — Cuisine Française.

La ville et la campagne de MONACO renferment des HOTELS, des MAISONS PARTICULIÈRES, et des VILLAS, où les familles étrangères trouvent des logements à des prix modérés. — STATION TÉLÉGRAPHIQUE.

Le nouveau et superbe BATEAU A VAPEUR, le CHARLES III, récemment construit dans les chantiers de M. ARMAN à Bordeaux, fera cette année le service des voyageurs entre NICE et MONACO, plusieurs fois par jour et en trois quarts d'heure.

On se rend de PARIS à MONACO par le chemin de fer de la Méditerranée en vingt-trois heures; de Lyon en seize heures; de MARSEILLE en six heures.